

**Cercle de lecture
Cycle J. MARITAIN**

**La rencontre de deux philosophes
Histoire et Engagement**

**Etienne Gilson - Jacques Maritain
1923 - 1971**

C'est en égrenant quelques unes des "Grandes Amitiés" de Jacques Maritain qu'on approche l'homme, le poète, le philosophe, le mystique.

Avec Cocteau, c'est le débat entre l'humanité, la croyance et l'émotion artistique, dans une fidélité sans concession sur chacun de ces modes d'être.

Avec Etienne Gilson on pourrait penser que la rencontre est purement technique, aride, et un peu hermétique. Certes les concepts sont rigoureux, mais à chaque ligne affleure l'amitié de deux hommes, leur complicité par rapport à l'évolution du monde et de l'Eglise, les luttes dans lesquelles ils s'engagent, et même la correction fraternelle entre eux.

Etienne Gilson et Jacques Maritain furent tous deux issus de l'enseignement public ; ils fréquentèrent avec deux ans d'écart, les mêmes établissements : le lycée Henri IV où ils eurent comme professeur de philosophie J. Dereux ; les études en Sorbonne qui les conduisirent à l'agrégation de philosophie (en 1905 pour J. Maritain, en 1907 pour E. Gilson) ; le collège de France où ils suivirent assidûment les cours de Henri Bergson. Ils ont donc dû se connaître bien avant 1923, date de la première correspondance conservée ⁽¹⁾.

Pour suivre cet itinéraire, nous allons les écouter débattre entre eux sur l'un ou l'autre thème qui nous introduira à la fois dans leur pensée, dans la vigueur de leurs échanges, et dans leur présence au monde de ce temps et de leur temps.

1. Réalisme critique ou méthodique ?

Maritain avait publié en 1932, un extrait des degrés du savoir intitulé "Du réalisme critique" dans la revue "Nova et Vetera". Gilson avait écrit en 1930 "Le réalisme méthodique dans le recueil "Philosophia Perennis". Même le titre des publications campe le positionnement des deux penseurs.

Il s'agit du thème de la philosophie de la connaissance, un des lieux majeurs du débat philosophique entre les deux auteurs ⁽²⁾.

Pour Gilson le réalisme c'est "la doctrine où l'on s'accorde comme donnée l'existence réelle de l'objet, parce que l'on nie qu'il y ait là un problème à résoudre" ⁽³⁾. Pour lui poser le réalisme comme critique, c'est d'emblée problématiser l'existence réelle de l'objet et ainsi céder au postulat idéaliste de Kant et Descartes.

⁽¹⁾ cf. Correspondance - Edition Vrin - Bibliothèque des textes philosophiques p. 15

⁽²⁾ Ibid - p. 87

⁽³⁾ Le réalisme méthodique - p. 749

Et le ton est donné dans sa lettre du 6 avril 1932 à Jacques Maritain :

"Toute la philosophie thomiste est moribonde pour avoir absorbé du kantisme qu'elle ne reconnaît plus, faute de l'avoir jamais connu. Je crois que l'heure est venue de refuser carrément ce que l'on ne veut pas absorber. S'il y a dans l'idéalisme du bon, nous le retrouverons nécessairement tout seul ; pour le moment, je lui refuse le droit d'exister purement et simplement, et je ne veux représenter, si jamais je représente quelque chose, que le réalisme, y compris sa méthode. S'il faut des mots nouveaux, trouvons-les ; ceux de l'adversaire sentent mauvais et ils empestent. J'ai d'autres choses à vous dire, mais je veux d'abord y réfléchir. Croyez-moi affectueusement vôtre".⁽⁴⁾

Maritain, d'accord avec Gilson sur le réalisme, voit cependant dans l'idéalisme un "rôle historique nécessaire" ou inévitable dans la loi de prise de conscience progressive qu'il estimait marquée de tous côtés dans les temps modernes (degrés du savoir, chap. III § 1)⁽⁵⁾. Nous n'avons pas sa réponse à cette offensive. Mais toujours Gilson retourne à la pensée nette de Thomas d'Aquin, et Maritain applique cette même pensée au contexte contemporain et à la solution des questions de son temps. Certes Gilson n'est pas qu'historien, il est au moins gardien du temple, Maritain est engagé dans le débat philosophique. Cette différence d'approche se retrouve dans leurs échanges jusqu'au bout.

Les échanges seront parfois vifs, surtout de la part de Gilson qui écrit en 1935 à Phélan en traçant un portrait peu flatteur de cet "ami de la pauvreté" que fut Maritain, dû surtout à son emportement :

"Quand Maritain se déplace, c'est le grand homme Maritain, et il lui faudrait une volonté héroïque, des efforts tenaces, pour obtenir que notre Institut (de Toronto) ne disparût pas derrière lui. Cette volonté, il ne l'a pas, et il ne peut l'avoir, parce qu'il utilisera toujours les Institutions où il passera, mais il n'en servira aucune. Voilà mon impression".⁽⁶⁾ C'est un jugement manifestement injuste.

2. Pour une société pluraliste

Le 4 janvier 1935, c'est Jacques qui écrit à Gilson à propos de son livre "Pour un ordre catholique" et l'on y retrouve d'emblée son engagement temporel et de laïc chrétien, qui sait critiquer même la hiérarchie :

"Votre livre est rempli des plus justes remarques et il fera le plus grand bien, même aux pasteurs, qu'il éveillera d'une certaine torpeur.

Il y a deux points sur lesquels je souhaite qu'aucun malentendu ne se produise :

1. *Vous marquez très nettement que votre intention n'est point de convier les catholiques à une "sécession". Mais pour qu'en fait un état sécessionniste (auquel votre préfacier n'est peut-être pas tout à fait étranger) ne s'introduise pas chez eux, je crois qu'il est nécessaire de leur rappeler avec une égale énergie la nécessité de se former et éduquer politiquement, sur le plan proprement et directement temporel et politique, où nous avons à agir non plus en tant que catholiques, mais en catholiques, c'est-à-dire en tant que citoyens -catholiques- de la cité temporelle.*

2. *Je crois peu à l'efficacité de l'action d'organisation et de masse. Sur le plan lui-même dont vous parlez, c'est avant tout sur des initiatives dispersées -et d'ordre d'abord intellectuel- qu'il faut compter, je crois. A vrai dire pourquoi en sommes-nous arrivés au déplorable état que vous signalez ?, principalement par la faute des catholiques, de leurs préjugés, de leur manque de foi. Alors tant qu'ils n'auront pas commencé par changer eux-mêmes, il y a bien peu d'espoir que la masse catholique soit capable de remédier aux dégâts qu'elle même a causés. Plus elle*

⁽⁴⁾ Correspondance - p. 87

⁽⁵⁾ Ibid - p. 88

⁽⁶⁾ Ibid - p. 103

remuera, plus elle gâchera la besogne. L'essentiel est de l'amener d'abord à être, avant d'agir, et à penser, à avoir une doctrine." ⁽⁷⁾

Et il termine sur le livre de son ami :

"C'est un livre socratique, un aiguillon pour stimuler les Athéniens et les évêques". ⁽⁸⁾

3. Primauté à la tendresse ?

Ce n'est que le 16.8.1939 que nous avons une réponse calme et posée de J. Maritain sur le thème du réalisme. Jacques écrit :

"Il m'a fallu attendre les vacances pour pouvoir lire à loisir votre Réalisme thomiste. Je l'ai fait avec beaucoup de joie et une grande admiration. Non seulement parce que vous infligez au cartésiano-thomisme et au kantiano-thomisme une volée bien méritée, mais parce qu'à cette occasion vous nous faites pénétrer avec une force singulière dans la vraie substance du réalisme de St Thomas. Vous m'avez fait vehementius et profundius intelligere des points essentiels que je mets moi-même tout mon cœur à enseigner. Je vous en remercie vivement. Je vous remercie aussi de la façon dont vous parlez de mes positions. Je suis plus que jamais convaincu que nous sommes substantiellement d'accord (bien que je défende toujours le mot réalisme critique, en l'entendant à ma façon, qui est la façon même, ô paradoxe, dont vous entendez votre réalisme dogmatique et non critique." ⁽⁹⁾

Avec élégance donc et sans polémique, Jacques répond à l'excès de fougue de Gilson, depuis Fontgomband, alors même que dans son ouvrage "Réalisme thomiste et critique de la connaissance", Gilson confirmait son refus de tout compromis avec l'idéalisme kantien et cartésien qui s'exprime, selon lui, par le projet d'un réalisme critique.

Si Maritain n'est cité et discuté qu'en note, il faut cependant remarquer les nombreux passages polémiques où Gilson le vise implicitement. Comme le remarque H. Bars, on n'avait pas encore connu un Gilson aussi pugnace, en comparaison duquel les polémiques de Maritain semblaient presque anodines (H. Bars, Gilson et Maritain, p. 251) : qui sont, en effet, ces "envoûtés de l'idéalisme" qui jouant avec "des explosifs doivent inévitablement faire sauter le réalisme" dont parle Gilson, sinon ceux qui à l'instar de Maritain cherchent à s'aligner sur le langage et la pensée du temps ? ⁽¹⁰⁾

Visiblement touché par la sérénité et la bienveillance de Jacques, Gilson répond le 19 août 1939 depuis Vermenton :

"Mon cher ami, Vous êtes bien gentil d'avoir lu un livre qui n'avait rien à vous apprendre, mais il nous deviendra une occasion d'apprendre si vous écrivez quelque chose à son occasion. Faites le donc en toute liberté et sans plus vous soucier de moi que si je n'existais pas. Nous avons le bonheur d'avoir recouvré tous deux la liberté dans l'amitié et l'amitié dans la vérité qui fleurissait au XIII^e siècle. Profitons-en. D'ailleurs, comme vous dites, nous sommes totalement d'accord sur le fond de la question". ⁽¹¹⁾

⁽⁷⁾ Ibid. p. 122-123

⁽⁸⁾ Ibid - p. 123

⁽⁹⁾ Ibid - P. 132-33

⁽¹⁰⁾ Ibid - p. 134 note

⁽¹¹⁾ Ibid - p. 136

Maritain est à cette date vivement attaqué sur ses positions contre l'antisémitisme et sur la question sociale pour cette phrase notamment :

"Tant que les sociétés modernes sécréteront la misère comme un produit normal de leur fonctionnement, il n'y aura pas de repos pour un chrétien". Parmi les détracteurs, se trouve P. Claudel. E. Gilson prend la défense de Maritain dans cette même lettre.

"Quant à Claudel, comme le dit P. Boudy : "Quel dommage qu'il n'ait pas perdu son dernier stylo il y a deux ans !" Le génie le plus authentique ne dispense donc pas de la bêtise. Ou bien est-ce par hasard, ce que j'ai horreur d'admettre, pure méchanceté ?

Mon cher ami, l'intensité des détestations qui vous poursuivent, et surtout leur essence, me semblent le signe le plus certain de la grandeur de votre oeuvre. Mais que la preuve s'en fasse au détriment de notre Claudel mille fois aimé, c'est vraiment trop cruel". ⁽¹²⁾

4. L'historien prophète

Depuis Kolbsheim, le 29 août 1946, alors qu'il est Ambassadeur de France près le St Siège, Jacques écrit à Gilson :

"Votre article du Monde sur les nationalisations et la lettre du Pape ont fait ma joie et mon admiration". ⁽¹³⁾

En effet, E. Gilson collabora régulièrement au Monde du 9.1.1945 au 2.9.1950. Ses premiers articles étaient inspirés de son expérience américaine et canadienne, ce qui le conduisit en 1948-49 à poser sur le pacte atlantique qui se négociait des questions qui provoquèrent des réactions violentes et disproportionnées. Gilson se demandait si une neutralité armée de l'Europe -qui ne devait pas à ses yeux, exclure l'Allemagne réarmée - n'était pas préférable à un pacte avec les Etats-Unis qui jetterait d'emblée les pays européens dans la "guerre froide" entre les deux super-puissances. Gilson fut violemment attaqué de "défaitisme" et de complicité avec le communisme qu'il refusait de combattre. Très affecté par ces critiques, il cessa d'écrire au Monde en 1950. ⁽¹⁴⁾

Cette polémique qu'on appela "l'affaire Gilson" exclua le philosophe de l'honorariat du Collège de France jusqu'en 1956, et fit de ces années une période particulièrement pénible dans la vie de Gilson. ⁽¹⁵⁾

La lettre du Pape à laquelle fait allusion Jacques se rapporte à l'épisode suivant : Dans le Monde, Gilson avait analysé, de façon plutôt critique, la lettre de Pie XII du 10.7.46 adressée aux semaines sociales de France, où le Pape déconseillait la nationalisation :

"Parlant en chef spirituel qui sait combien la condition économique de l'homme retentit sur sa vie morale, il ne déconseille si nettement la nationalisation des entreprises que parce qu'il y voit l'exaspération du mal qui a déjà sévi "partout où jusqu'à présent, la concentration des entreprises et la disparition des petits producteurs autonomes ne jouaient qu'en faveur du capital et non de l'économie sociale".

Gilson estimait dans cet article intitulé "Le Vatican et les nationalisations" que ces dernières n'étaient pas forcément négatives et que l'institution d'associations ou unités corporatives dans toutes les branches de l'industrie nationale préconisée par le Vatican était bien vague.

"Allons-nous remettre, demandait Gilson, à des unités ou associations corporatives les chemins de fer, les postes, et revenir au système des ponts à péage exploités par leurs constructeurs ? Est-il certain que dans un petit pays comme la France, les nécessités de la production en série ne conseillent pas instamment la nationalisation de certains types et la communauté nationale de leurs moyens de production ?... Toute "corporation" est la semence d'un trust qui rend lui-même sa nationalisation pratiquement inévitable. Quant à la propriété privée, ne pourrait-on pas soutenir que certaines nationalisations ont précisément pour objet de redistribuer entre tous ce qui appartient véritablement à tous ?" (Le Monde 8.8.1949) ⁽¹⁶⁾

Ce débat a quelques analogies avec les privatisations d'aujourd'hui à l'échelle européenne.

5. L'académicien et le rebelle

⁽¹²⁾ Ibid - p. 136-7

⁽¹³⁾ Ibid - p. 148

⁽¹⁴⁾ Ibid - p. 148-9 note

⁽¹⁵⁾ Ibid - p. 176 note

⁽¹⁶⁾ Ibid - p. 151

En 1946 Gilson avait retardé son départ pour Toronto afin de se présenter à l'Académie Française. Il y fut élu, en même temps que Maurice Genevoix, le 24 octobre 1946. Gilson souhaitait vivement que Maritain posât sa candidature à l'Académie comme l'atteste ce témoignage écrit du P. L.J. Bondy (1894-1985) ami de longue date de Gilson et de Maritain. Ce témoignage est daté du 9 juin 1974 et est conservé par les Archives Gilson de l'Institut Pontifical des Etudes Médiévales.

"Un jour de juin 1939, l'Editeur Vrin invita Gilson et moi à déjeuner au Café d'Harcourt, rue de l'Université, Paris 6è (sic). La conversation tourna sur Bergson qui était de l'Académie et était très âgé. "Moi, dit Vrin, je crois connaître son successeur". Gilson se sentit visé et dit : "Non, son successeur, c'est Maritain" - "Oh, Maritain !" dit Vrin qui le connaissait mal. "Ecoutez Vrin, dit Gilson, nous mettrons cent ans à nous rendre compte de ce que Maritain a fait pour nous." Après la guerre, De Gaulle nomma Maritain, Ambassadeur de France au Vatican. Bergson était mort et il s'agissait de le remplacer à l'Académie. Maritain aurait très probablement été élu au premier scrutin. Mais il refusa de poser sa candidature. Il me l'a dit lui-même, le fait de l'uniforme lui répugnait. La parole de Gilson m'avait fort impressionné et je l'ai retenue mot à mot. "Nous mettrons cent ans à nous rendre compte de ce que Maritain a fait pour nous." De la part de Gilson, de tels compliments sont plutôt rares".⁽¹⁷⁾

D'ailleurs dans une lettre du 12 septembre 1946, Gilson se déclare d'accord avec Mauriac, suite à l'éditorial de ce dernier dans le Figaro du 31 août 1946, pour dire que Maritain manque à la France :

"Notre Mauriac semble correspondre avec vous par le Figaro. Je suis un peu gêné que vous soyez présenté comme une alternative possible pour ce fou de Bernanos ; mais que vous nous manquiez cruellement c'est un fait, hélas ! Où manqueriez-vous le plus à la France, that is the question".⁽¹⁸⁾

Mauriac dans cet éditorial intitulé "l'Absent" écrivait, à propos de Peguy, qu'il dénoncerait aujourd'hui le détournement de l'esprit de résistance et montrerait quelle arme tend à devenir entre certaines mains l'épuration comme il dénonça l'exploitation de la victoire dreyfusiste par les politiciens radicaux. Mais, demandait Mauriac :

"Où est Péguy et pourquoi ses fils se taisent-ils ? C'est à cette place vide que nous attendions Bernanos, c'est cette place que je lui montrais et il ne m'a répondu que par de confus outrages. Et Maritain, que fait-il à Rome, où le premier venu maintenant, pourrait expédier les affaires courantes ? Nous n'avons pas besoin d'un génie mais d'une conscience".⁽¹⁹⁾

Ainsi donc Maritain manquait à la France. Il n'y fit en particulier jamais carrière universitaire. Après sa démission d'Ambassadeur, en juin 1948, il partit enseigner à l'Université de Princeton, ayant refusé de se présenter à l'Académie Française ou de poser sa candidature auprès du Collège de France, victime du préjugé qui le représentait comme "un dogmatique du cléricalisme adverse des lumières laïques" selon l'expression d'Etienne Borne (La Croix, 4.5.1973)⁽²⁰⁾.

⁽¹⁷⁾ Ibid - p. 152 note 7

⁽¹⁸⁾ Ibid - p. 153

⁽¹⁹⁾ Ibid - p. 153-4 note

⁽²⁰⁾ Ibid - p. 154 note

6. Un ambassadeur inattendu

E. Gilson publie en mars 1945 dans la Vie Intellectuelle un article "Jacques Maritain au Vatican" qui est un hommage superbe à l'ami et au philosophe.

"Le gouvernement français vient de désigner J. Maritain comme son ambassadeur auprès du St Siège. Nous sommes à Paris et les commentaires vont leur train. Ils sont d'ailleurs très intéressants. Sur la personne même du nouveau diplomate, aucune réserve ; mais s'ils eussent été le Général de Gaulle et M. Georges Bidault, plusieurs eussent fait un autre choix ; les uns préférant pour ce poste difficile un diplomate rompu au jeu des chancelleries, d'autres un vieux franc-maçon assagi mais immunisé contre l'eau bénite du Vatican, certains enfin déplorant qu'on arrache à ses méditations métaphysiques l'auteur des "Sept leçons sur l'être", en un temps où la France a plus de diplomates que de métaphysiciens.

Tous ont raison, et le plus curieux est que ces objections aient été d'abord et obstinément soulevées par J. Maritain lui-même, contre qui ses amis ont dû non moins obstinément s'employer, pendant des mois à les réfuter. Assurément rien n'est plus précieux au diplomate que l'expérience diplomatique, et ceux qui les ont vus à l'étranger savent de quelle adaptabilité quasi illimitée aux moeurs de l'Eglise nos vieux francs-maçons se montrent capables si l'occasion le demande, mais tout cela ne relève encore que du plan de l'expédient, alors qu'il s'agit ici de tout autre chose et d'un événement sur lequel il vaut la peine de réfléchir.

Si l'événement surprend certains d'entre-nous, c'est qu'il est en effet, à sa manière, révolutionnaire. D'abord en ceci, qu'en un pays où la vertu d'obéissance n'est pas surabondante, la France commande et Jacques Maritain obéit. Cet homme libre s'il en fut jamais, d'une indépendance totale et quasi ombrageuse, qui, afin précisément de rester libre, n'a jamais reçu de son pays, au cours d'une vie déjà longue, le moindre traitement de fonctionnaire, cet homme dis-je, sur un mot de celui qui préside au destin du pays, abdique enfin cette indépendance si chèrement acquise et si farouchement maintenue durant tant d'années. C'est qu'il ne s'agit plus cette fois de servir un gouvernement ni même un régime, mais de servir la France. Devant cet impérieux devoir, ses objections tombent, et je suis en possession de rendre ce témoignage, qu'après les siennes, il n'en restait plus aucune à inventer.

... J. Maritain a joué toutes les difficultés et gagné toutes les parties, y compris celle, qui laissera pantois nos diplomates de carrière, de se faire nommer Ambassadeur de France au Vatican en enseignant la métaphysique aux Etats-Unis. Philosophe formé par l'Université, il a voulu être un philosophe en dehors de l'Université, et il y a réussi. Accueilli par l'Institut catholique de Paris, il a senti qu'il ne serait pleinement libre, dans cette liberté même, que s'il entretenait chez son recteur une permanente inquiétude, et je tiens de la bouche du Cardinal Baudrillart lui-même qu'il y a pleinement réussi. Mais la force de la pensée pure est incalculable. La vérité qu'il semait à tous vents, et que les siens recevaient de si mauvaise grâce, germaît cependant en d'autres terres et y portait fruit ... On le demandait partout, à Montréal, à Toronto, à New-York, à Burlington, à South-Bend, à Charlottesville, non comme représentant d'une métaphysique défunte, mais comme porteur d'une force vive et sans cesse jaillissante, à la fois française, chrétienne et universelle, qui féconde tout ce qu'elle touche. Nous savons bien à quelle source métaphysique et mystique lui-même puise cette force... Purifier par la vérité des atmosphères viciées par le mensonge, c'est ce que J. Maritain a fait toute sa vie. Il réussira cette fois encore. Lorsque le Général de Gaulle l'a rencontré à New-York, il a dû voir d'abord, comme tout le monde, ces deux yeux limpides que nous aimons, au fond desquels danse une dangereuse lumière... Plus acérée que la finesse, et plus forte que la force, elle met en déroute tant d'habiletés pratiques, dont d'illustres exemples viennent de montrer quels naufrages les attendent ! Laissons-la sans crainte faire son oeuvre, car c'est elle qui va s'entretenir avec elle-même : la Sagesse, "qui saisit tout, du commencement à la fin, avec force, mais arrange tout avec douceur"⁽²¹⁾ .

⁽²¹⁾ Ibid - p. 257-260

7. La nomination des évêques français

Ce sujet non plus, n'a pas perdu de son actualité. E. Gilson écrit le 12 janvier 1947 "à l'ami, et non à l'ambassadeur" et uniquement pour décharger son coeur. Mais l'ami était cependant l'ambassadeur.

"Je crains que le recrutement de nos évêques soit tel que le mal le plus grave dont souffre l'Eglise de France ne s'en trouve encore aggravé. Ce mal est une aliénation mutuelle des catholiques français et de leur hiérarchie. Je dis aliénation au sens propre. Il ne s'agit ni d'une hostilité ni d'une scission ; simplement, ils se deviennent mutuellement étrangers. Je ne dis pas qu'un seul côté soit responsable de ce qui se passe, mais le choix qu'on fait de nos évêques y est pour beaucoup.

Ce choix serait indifférent si nos évêques s'abstenaient d'intervenir au temporel. On comprendrait alors que Rome se désintéressât de toute considération autre que spirituelle et religieuse. Tel n'est pas le cas. Nos évêques interviennent souvent et publiquement en matière temporelle. Au temps de l'occupation, ils se sont estimés qualifiés pour nous dire quel était le gouvernement "légitime" de la France. Récemment encore, à propos de la Constitution, Mgr Saliège a conseillé le oui, tandis qu'un autre évêque également respecté de tous, Mgr Théas, conseillait le non ...

Si l'on poursuit dans la voie où l'on s'est engagé, c'est-à-dire si l'on choisit des évêques qui aient perdu contact avec la masse des catholiques français, qui soient incapables de rétablir ce contact et qui n'aient aucune ouverture sur les aspirations profondes de cette masse en matière de politique sociale et nationale, une catastrophe religieuse se prépare en France que rien ne pourra conjurer. Il n'y aura pas schisme mais disparition du catholicisme dans notre pays. Non seulement l'immense effort pour rechristianiser la France qui se poursuit actuellement, tournera court, mais on ne saurait prévoir à quelle date il pourrait ensuite être repris...

Ou bien notre hiérarchie s'interdira toute intervention dans les affaires du pays, ce qui me semble fort difficile et ne me semble pas désirable, ou bien il faudra que ses membres soient choisis de telle manière que le sentiment des masses catholiques françaises ne leur soit ni indifférent ni inintelligible. Si l'on continue de négliger cet aspect du problème, la reconquête des masses par l'Eglise deviendra bien difficile, pour ne pas dire impossible".⁽²²⁾

Nous n'avons pas de réponse de J. Maritain à ce plaidoyer.

8. Gilson diffuse Maritain en Espagne, en défi à Franco

Le 26 septembre 1949, Gilson remonte le moral à son ami Jacques, et de belle manière :

Je me souviens de mon étonnement, encore tout récent, en vous entendant dire publiquement que le renouveau thomiste naguère attendu avait été, en somme, un échec. Et c'était vous qui le disiez ! Vous par qui St Thomas a repris la parole en notre temps et, en revivant, est redevenu libre ! Combien de Maritain vous faudrait-il pour une réussite ? Vous ne pensiez certainement pas qu'une vague de génie métaphysique allait soulever nos écoles. Elle ne s'est pas produite au XIII^e siècle et je me demande si, même alors, on lui trouverait douze apôtres ? N'en doutez pas ... Vous avez permis à notre maître de tout transformer. J'ai fait cette année à Madrid, devant le ministre espagnol de l'instruction publique, une conférence sur "Le thomisme contemporain en France". Lorsque le "Consejo Superior" me demanda de traiter de ce sujet, car ce sont eux qui le proposèrent, je répondis oui, en prévenant que cette conférence serait d'un bout à l'autre un éloge de vous et de votre oeuvre, condition qui fut d'ailleurs expressément et immédiatement acceptée. Quelle joie pour moi de la faire ... comment douter après cela de la réussite du renouveau thomiste ?

... Et que je vous envie d'être poète ! Vous l'êtes à jet continu. Je ne cesse de le dire à de solennels serins que j'ahuris sans les convaincre. Mais que lisent-ils ?"⁽²³⁾

⁽²²⁾ Ibid - p. 156-158

⁽²³⁾ Ibid - p. 171-2

Gilson fait allusion ici à sa visite en Espagne du 10 mai au 17 juin 1949 ; il rendait visite à sa fille boursière à Madrid. Il y faisait ainsi l'éloge de Maritain qui, dix ans plus tôt, était déclaré "ennemi public n° 1 de l'Espagne" par Serrano Suner, ministre de l'Intérieur de Franco. ⁽²⁴⁾

Et quelques mois plus tard, le 29 janvier 1953, Gilson poursuit sur le même thème pour reconforter son ami.

"Je crois, mon cher ami, que nous nous tourmentons trop de nos échecs. Ils ne sont pas bien grands. J'aimerais qu'ils le fussent plus encore, car on n'échoue qu'en proportion de ce que l'on a réussi. Vous n'imaginez pas à quel point Thomas d'Aquin a échoué, même dans son Ordre. Il échoue de nos jours exactement de la même manière ; au XIII^e siècle, il était le succès ; vous êtes aujourd'hui son succès ... Le merveilleux est que, malgré tout, votre parole ait trouvé tant d'échos en tant de coeurs et d'intelligences gratuitement gagnés à ces vérités permanentes ; depuis qu'elles sont redevenues elles-mêmes en vous, elles ont recommencé de germer et de fleurir ; vous ne pouvez espérer des autres plus qu'une "participation" en votre oeuvre.

... L'échec est inscrit dans la nature de l'entreprise.

... Je sais que partout où la vérité est en cause, il y a de la haine. On sait cela, comme beaucoup d'autres choses, théoriquement, jusqu'au jour où on en fait l'expérience. C'est toute une révélation. On était donc haï et on ne le savait pas ! Rien de plus instructif ! Mais c'est tout à fait normal.

... Tout de même, nous ne voudrions pas avoir eu la joie de passer une vie entière au service de la vérité et ne pas en faire les frais ! ... Il faut que, dans le peu de réellement utile et bon que nous pouvons avoir fait, aucun "proprium" ne reste. S'il faut pour cela que nous soyons sacrifiés, peu importe, c'est peut-être nécessaire pour que ce qui a été fait de bon puisse subsister sans nous, pur de ce qui, dans l'oeuvre faite, était malgré tout la trace d'un moi. Cela n'empêche pas de souffrir, mais quand la souffrance a un sens, elle est tolérable.

Ceci dit, je dois ajouter autre chose... que vous le sachiez ou non, vous êtes grand, et c'est ce qu'on ne vous pardonnera jamais. Il faut payer pour cela surtout, mon bon ami. C'est inévitable. Mais on a droit à une petite consolation ; quelques autres s'en aperçoivent. Je crois que, dans votre cas, je suis un bon témoin. Hormis notre amour commun pour la même vérité, nous ne nous ressemblons pas beaucoup.

... Je suis le témoin idéal pour vous assurer que votre oeuvre est grande, vraie, salutaire, féconde. J'ai au moins une certaine habitude de l'histoire et ce que je vous écris, je le sais. Seulement, je sais aussi que ces grandes oeuvres ne se font pas dans le temps. Il n'y a pas de chronologie pour les idées. Continuez votre oeuvre, qui est irremplaçable, et ne vous souciez de rien ; le reste ne compte pas." ⁽²⁵⁾

9. Divergence sur l'Art

Maritain publie en 1953 l'édition anglaise de "l'Intuition Créatrice dans l'Art et la Poésie". Gilson était déjà scandalisé par les affirmations exprimées dans Art et Scolastique en 1920 : "L'habileté manuelle ne fait pas partie de l'Art" et "L'art se tient tout entier du côté de l'esprit". Pour Maritain, l'antériorité transcendante de la pensée poétique intuitive va chercher, étant créatrice de sa nature même, à s'exprimer dans la Parole, le Son, les Formes ou le Visible. Mais de soi, l'intuition créatrice qu'éprouve l'artiste est une

"sorte d'ébranlement musical qui se produit dans les profondeurs des sources vives où elles sont nées" ⁽²⁶⁾

et qui n'est pas encore formulée en mots. Elle est donc "chant informulé", sans mot, ni parole, mais vibration et densité apportée par l'émotion qui permet au poète "de pâtre les choses d'ici bas" dans les profondeurs substantielles de son âme. Elle est expansion d'onde illuminatrice qui précède d'une "antériorité temporelle" l'effusion des mots qui ne jouent aucun rôle dans son émergence. ⁽²⁷⁾

⁽²⁴⁾ Cf. Ibid - p. 172 note

⁽²⁵⁾ Ibid - p. 182-184

⁽²⁶⁾ Ibid -J. Maritain - Oeuvres Complètes t. X p. 471

⁽²⁷⁾ Cf. Correspondances E. Gilson - J. Maritain - p. 189 note 2

Dans "Peinture et Réalité" en 1957, Gilson adopte une toute autre approche : la Peinture n'est pas une connaissance mais ce qu'Aristote avait appelé un "habitus operativus", une opération de l'homme entier. ⁽²⁸⁾

Ce différend irrita autant Jacques que Raïssa qui était la principale responsable de la philosophie de l'art de Maritain. Gilson écrira à propos de cette brouille le 14 décembre 1963 :

"Je ne suis pas entièrement d'accord avec Jacques sur ce qu'il appelle l'intuition créatrice ou poétique. Maintenant, évidemment, cet élément de la doctrine était la contribution personnelle de Raïssa aux idées esthétiques du couple. J'avais commis une haute trahison à l'encontre du grand homme, aussi j'avais à être puni. Les saints sont souvent assez compliqués. Je pense que nous ne connaissons jamais la complète étendue de l'influence philosophique, et, bien sûr, spirituelle, exercée par la femme de Maritain sur sa propre pensée". ⁽²⁹⁾

10. Du paysan de la Garonne à celui de Toronto

Le 29 décembre 1966, dans la tourmente qui ne fut pas causée par le concile mais qui l'a accompagné, E. Gilson écrit à Jacques et lui parle de son livre "Le Paysan de la Garonne" qu'il n'a pas encore lu, en lui faisant part de ses propres sentiments et convictions. Celles-ci sont un peu rudes et misogynes, un peu outrancières.

"On a besoin de réconfort dans le désordre spirituel où nous vivons. Il semble qu'un vent de folie passe en ce moment sur l'Eglise. Il n'est question que de pilules et de mariage des prêtres ; des girls lisent l'évangile dans une chapelle de Toronto et pour ce qui est de la doctrine, on dirait que des centaines de prêtres s'aperçoivent qu'ils n'avaient jamais cru à rien. Sur le fond, c'est le vieux, l'éternel naturalisme qui se ranime ; on ne veut plus rien croire, mais savoir, ou, en tout cas, avoir des opinions. Celles qu'on entend préférer sont d'ailleurs naïves ou franchement absurdes, surtout dans un pays comme l'Amérique où l'on est seulement en train de découvrir le vieux modernisme, avec son Dieu qui est Devenir, son culte de l'évolution et autres sornettes aussi usagées. Tout cela paraît neuf ici. Mais il y a une nouveauté : on crée le "magistère de l'opinion publique" dont la formule pourrait être : "Tout le monde le dit, donc c'est vrai". L'opinion publique peut se nommer aussi "l'esprit moderne", qui a toujours raison, quoi qu'il dise. La situation est tragique, surtout pour nos bons prêtres, qui sont nombreux et ne savent plus qui entendre. Tout livre sur la mort de Dieu est assuré de se vendre ; je crois que la seule chose à faire, plutôt que de perdre son temps à réfuter des proses si peu consistantes est d'en rire.

Les occasions ne manquent pas, car l'ignorance philosophique et, plus encore, théologique, de ces réformateurs en chambre a de quoi confondre l'imagination. Des branches mortes tomberont, mais il y a toujours de nouvelles pousses au printemps.

Et penser qu'on voit sur les journaux le Révérend Père Garaudy, O.M. (ordre des Marxistes) en conversation avec des professeurs catholiques prêtres, ou/et jésuites, au cours de congrès où l'on cherche à concilier l'athéisme et la foi de l'Eglise. Si le monde était devenu fou il pourrait guérir, mais il n'est que bête, et la bêtise est incurable". ⁽³⁰⁾

Maritain ne lui répondra que six mois plus tard, le 26 mai 1967 lors de la parution du livre de Gilson sur "La société de masse et sa culture".

Il a d'emblée une vue plus positive et plus moderne, tout en réagissant, comme il l'avait fait durant toute sa vie contre les diverses formes de cléricisme.

"Ce que j'admire le plus, c'est votre analyse du phénomène post-conciliaire, à la lumière d'une philosophie de l'histoire qui nous apprend à être justes envers le passé comme envers l'avenir ... Après un millénaire d'abrutissement, la télévision aidera peut-être aux plus hautes découvertes de l'esprit. En tout cas, la libération de l'humanité tout entière et son accès à la "culture" est exigée par une loi inscrite dans la nature de l'animal raisonnable ; avec cette autre

⁽²⁸⁾ Ibid - p. 200 note 5

⁽²⁹⁾ Ibid - p. 202 note 5

⁽³⁰⁾ Ibid - p. 231

loi, qu'une dégradation et un avilissement inévitables sont le prix à payer, - et seront peut-être surmontés à la longue.

On finira peut-être, à force d'habitude, par mettre à leur place ces mass media au sujet desquels le Père Régis a débité de si belles stupidités, et que l'Eglise a certainement raison de vouloir employer - le malheur est que la naïveté ecclésiastique est si grande qu'ils se précipitent sur des moyens à la nature et la portée desquels ils n'ont pas pensé un seul instant, ils jouent avec le diable sans le savoir.

... Jamais la vraie théologie et la vraie métaphysique n'ont été plus nécessaires, et les curés n'en veulent plus. Je pense que la relève demandera des siècles et sera assurée par de petits troupeaux ..."⁽³¹⁾

L'ouverture à l'avenir et à l'esprit de Jacques apparaît dans cette prédiction finale. René Mougel dans une bibliographie récente nous éclaire sur le sens de ces "petits troupeaux".

"Depuis qu'il a lu le beau livre du Père O'Connor, Jacques Maritain se sent passionné par le mouvement "pentecôtiste" (on dirait aujourd'hui nouveau charismatique) chez les catholiques des Etats-Unis (il a commencé chez eux en 1967, et depuis lors y a fait d'immenses progrès, et il y a lieu de penser -on en a déjà des preuves - qu'il passera peu à peu dans l'Amérique latine et en Europe). Je voudrais remarquer ici que Jacques et Raïssa ont toujours mis leur confiance dans les "petits troupeaux".

Dans le "Paysan de la Garonne", dont la première édition française a paru en 1966, alors qu'il n'avait aucune connaissance des divers mouvements pentecôtistes, il notait, p. 15, que les initiatives des petits troupeaux "comptent plus que tout", quand les habitent une foi ardente et purifiée, une passion de l'absolu, un pressentiment fervent de la liberté, de la largeur et de la variété des voies de Dieu, un désir éperdu de la perfection de la charité ..."⁽³²⁾

Le P. O'Connor, qui connaissait les liens de Jacques avec Notre Dame University, laquelle avait été une des premières dans le monde catholique à entrer dans le mouvement charismatique (commencé parmi les protestants), lui avait adressé son ouvrage avec cette dédicace : "A Jacques Maritain qui savait depuis longtemps qu'un Feu Nouveau était entrain de s'embraser"⁽³³⁾, allusion aux chapitres IV à VII du Paysan de la Garonne qui traitent du "vrai feu nouveau".

Conclusion

Un aspect de cette conclusion c'est Gilson lui-même qui l'écrit en forme d'hommage en 1948 :

"Nul métaphysicien n'aura jamais trouvé, dans la familiarité de l'éternel, le secret d'une familiarité parfaite dans son commerce intime avec les soucis quotidiens de son temps. Pas une question posée où que ce soit dans le monde, pourvu qu'elle trahisse l'inquiétude sincère de la vérité, que Jacques Maritain ne l'entende et ne lui donne réponse, pas un appel de ceux qui ont faim et soif de justice auquel sa voix ne soit jointe, que ce fut celle de César ou celle du Christ. Littérature, art, science, éthique, politique nationale ou internationale, on ne voit aucun domaine de la vie et de la pensée de son temps qu'il n'ait personnellement habité, exploré et reconnu jusqu'à l'extrême limite de ses frontières, lieux naturels d'une pensée attentive à "distinguer pour unir". Parmi tant de philosophes "modernes", extrême pointe d'avant garde d'une armée de hardis penseurs tout occupés à répéter ce qu'ils ont lu dans des livres vraiment "modernes", notre "anti-moderne" ne permet pas qu'il se fasse rien de grand et d'authentique, qu'aucun problème vital pour l'homme ne se pose, qu'aucun drame humain ne se noue en aucun point de la planète, sans que la sagesse ne s'y porte avec lui pour rendre témoignage à la vérité".⁽³⁴⁾

⁽³¹⁾ Ibid - p. 233-4

⁽³²⁾ Cahiers Jacques Maritain n° 34 - juin 97 - p. 38

⁽³³⁾ Ibid - p. 38

⁽³⁴⁾ Correspondance Gilson-Maritain - p. 261-62

Et pourtant, 25 ans après, le 18 mars 1974, soit un an après la mort de Maritain qui avait clos une amitié et un dialogue ininterrompus de cinquante années, E. Gilson écrivait au Père Armand Maurer cette lettre bouleversante :

"Le dernier livre de Maritain ("Approches sans entraves") est d'une importance décisive pour une forte compréhension de sa pensée. Sa lecture me fait prendre conscience que je n'avais jamais compris sa vraie position. J'avais naïvement soutenu qu'on ne peut se considérer comme thomiste sans d'abord s'assurer de l'esprit authentique de la doctrine de St Thomas, ce que seule l'histoire peut faire ; pendant tout ce temps, il s'était considéré lui-même comme un vrai disciple de St Thomas parce qu'il continuait sa pensée. S'efforcer de redécouvrir la signification de la doctrine, telle qu'elle avait existé dans l'esprit de Thomas d'Aquin était directement de l'historicisme. Nous avons été en malentendu tout le temps. Bien sûr, je n'ai aucune objection à quiconque continue la réflexion philosophique de Thomas d'Aquin, mais avant de la continuer, on doit d'abord la suivre au moins aussi loin que lui-même est allé. C'est quelque chose que Maritain n'a pas fait ... De là aussi son absence de scrupule en se séparant de Thomas d'Aquin quand il pense qu'il est en train d'améliorer la doctrine. Lui objecter que Thomas a pensé différemment c'est précisément commettre le péché "d'historicisme". Malheureusement, sur tous les points sur lesquels il se vante lui-même d'améliorer, de compléter Thomas d'Aquin, mon propre sentiment est qu'il est en train de fausser la vraie pensée du Docteur Angélique. En bref, Maritain a été un penseur original beaucoup plus qu'il aurait été possible de l'être pour un vrai historien. Ce que Thomas lui-même aurait pensé de cette sorte de disciple, je ne sais. Ils peuvent maintenant discuter le problème entre eux. Encore un peu de temps, et, comme je l'espère vivement, je serai moi-même informé du résultat de la discussion". ⁽³⁵⁾

Prouvost explique que :

"Ce que Gilson se refusait à faire : "Extraire des oeuvres théologiques de St Thomas les données philosophiques qu'elles contiennent, puis les reconstruire selon l'ordre que lui-même assigne à la philosophie...", c'est proprement le programme que Maritain assigne aux philosophes de l'avenir. ... Redevable dans son contenu à St Thomas, la philosophie chrétienne n'en possède pas moins un ordre qui lui est propre relevant moins de l'histoire proprement dite que de la philosophie. Il s'agit alors d'une fidélité à l'esprit du thomisme innovant à partir de la vérité qu'il contient et non, comme pour Gilson, d'une restitution du mouvement même de la pensée thomiste. Certes, ces deux démarches ne sont pas contradictoires, mais elles furent la source de ces "malentendus constants" dont Gilson parle dans sa lettre au P. Maurer. Le souci historique ... de Gilson, fait cependant mieux apprécier l'urgence et la pertinence du projet maritainien qui, en ayant souscrit à la requête moderne de l'autonomie de l'acte philosophique, oblige à "dégager pour elle-même" en la rendant à sa nature propre de philosophie, la philosophie thomiste "restée pendant des siècles enveloppée dans les formes de la théologie". ⁽³⁶⁾

Cependant, l'important reste que "le débat échangé entre Maritain et Gilson prend sa véritable signification ... celle d'une quête commune vers une vérité de l'être déployée dans une Parole historiquement et théologiquement située.

L'acte philosophique est avant tout tradition, c'est-à-dire qu'il se sait précédé par une "présupposition" dont il s'agira de faire une reprise rationnelle permettant le dialogue et l'évaluation au plan strictement philosophique. ⁽³⁷⁾

Pour les deux philosophes l'événement historique de la Révélation Judéo Chrétienne constitue un principe commun d'où procèdent leurs démarches philosophiques distinctes.

⁽³⁵⁾ Ibid - p. 276-77

⁽³⁶⁾ Ibid - p. 285

⁽³⁷⁾ Ibid - p. 295

